



HAL
open science

**Compte-rendu de R. Gilchrist, Medieval Life:
Archaeology and the Life course, Woodbridge, Boydell,
2012**

Luc Bourgeois

► **To cite this version:**

Luc Bourgeois. Compte-rendu de R. Gilchrist, Medieval Life: Archaeology and the Life course, Woodbridge, Boydell, 2012. Cahiers de civilisation médiévale, 2016, pp.477-478. hal-02139286

HAL Id: hal-02139286

<https://normandie-univ.hal.science/hal-02139286>

Submitted on 25 Jun 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Elle empêche également une réflexion synthétique poussée qui permettrait de comprendre un peu mieux la relation complexe entre *litterati* et *illitterati*, et une transmission entre textes latins et vernaculaires qui n'est pas qu'à sens unique. Sur ce sujet, les dernières lignes de la conclusion, stimulantes, laissent un peu le lecteur sur sa faim.

Ces quelques défauts sont sans doute inhérents à une étude pionnière, qui a le mérite de sortir de l'ombre des textes riches et complexes, et qui constitue désormais une référence pour l'approche de la littérature spirituelle allemande, particulièrement méconnue des chercheurs français. Il faut souhaiter que cette entreprise se poursuive au sein d'autres aires culturelles, afin de mesurer l'appropriation des références chrétiennes par l'ensemble de la société occidentale.

Paul PAYAN.

Roberta GILCHRIST. — *Medieval Life. Archaeology and the Life Course*. Woodbridge, Boydell, 2012, xv-336 p., ill., h-t.

Dans ce nouvel ouvrage, qui élargit ses travaux antérieurs consacrés à la *gender archaeology* et aux cimetières monastiques, Roberta Gilchrist explore les liens unissant le cours de la vie humaine et la culture matérielle médiévale. Elle articule son discours autour des concepts de *life course perspective* et d'*extended life course*, issus de la sociologie anglo-saxonne, et qui considèrent les âges de la vie – de la conception à la commémoration du décès – comme des constructions culturelles.

Même s'il apparaît parfois un peu artificiel dans ses applications, ce principe offre l'avantage de faire coïncider l'analyse avec les temps de l'individu médiéval chers à Jacques Le Goff, plutôt qu'avec les rythmes imposés par les sources de l'historien, de l'archéologue ou de l'iconographe. Du vêtement au dépôt funéraire en passant par le mobilier de la maison, les objets liés à l'individu évoluent en fonction du genre et du niveau social mais également selon la classe d'âge, critère qui n'a été que plus rarement abordé. Dans ce cadre, la documentation archéologique fournit des perspectives nouvelles et qui permettent parfois de corriger les représentations fournies par les textes et l'iconographie. Elle fait ici l'objet d'une relecture privilégiant l'échelle générationnelle (les trois décennies qui séparent le premier enfant de la mère du premier né de sa fille) et l'échelle de la mémoire transmise entre générations (qui peut couvrir un siècle ou un peu plus).

L'exposé des méthodes et du cadre de l'enquête (chap. 1) précise que l'analyse est basée sur la seule Angleterre médiévale, entre *ca* 1050 et 1540, mais elle porte principalement sur l'information plus riche collectée à partir du XIII^e s. Prendre en compte tous les types de contextes, qu'ils soient domestiques, religieux ou funéraires, urbains ou ruraux, pose le problème de la pertinence des assemblages archéologiques et de leurs conditions d'étude. Le cas du village côtier de Meols (Cheshire) est à ce titre particulièrement éloquent. La variété et l'abondance du mobilier métallique collecté dans les épandages superficiels jouxtant cet habitat viennent mettre à bas les habituels tableaux misérabilistes décrivant les conditions d'existence du paysan médiéval (p. 29-30). Or, un tel ensemble aurait totalement échappé à une opération d'archéologie préventive telle qu'on les pratique aujourd'hui, à coup de grands décapages puis d'une fouille des seules structures en creux. Au fil des pages, d'autres exemples nous interrogent sur notre pratique parfois un peu routinière des objets archéologiques : ainsi, les deux cruches saintongeaises des années 1280-1330 découvertes dans la fosse de latrines d'une maison de Winchester, comblée un siècle plus tard, seraient classiquement écartées par l'archéologue comme des objets résiduels dans un assemblage postérieur. Or, c'est ce décalage chronologique même qui fait sens, puisqu'il marque la conservation pendant trois générations d'objets revêtus d'une signification particulière par leurs possesseurs (p. 238).

Dans son second chapitre, l'A. décrit l'expérience corporelle de l'âge, en croisant les évidences bio-archéologiques avec les conceptions médiévales des âges de la vie, qui proposent des découpages allant de trois à douze périodes. L'anthropologie physique suggère que ces constructions médiévales de l'âge (et en particulier la plus courante, découpée en sept périodes) ne sont pas uniquement des créations culturelles, mais qu'elles se basent parfois sur des réalités de la croissance. Sans entrer dans le détail de ces rythmes, citons quelques observations effectuées en milieu funéraire. Pour les très jeunes enfants, la surreprésentation fréquente des garçons peut poser la question de l'infanticide des filles. Quel que soit le niveau social considéré, les enfants (2-15 ans) présentent en majorité les signes d'un stress probablement lié à une diète inadaptée, trop fortement basée sur les végétaux. En conséquence, l'*adolescencia* des découpages conventionnels (14-21 ans) correspond à des réalités physiques : une croissance débordant sur le début de la troisième décennie de la vie, et une fertilité

féminine relativement tardive. Après cette tranche d'âge, les femmes sont particulièrement frappées par une anémie et des carences en calcium résultant de grossesses et de périodes de lactation très rapprochées. La vieillesse s'installe à partir de 45 ans environ, et l'infertilité marque un changement de statut de la femme. Chez les hommes, cet âge ne correspond pas obligatoirement à l'abandon des activités physiques violentes, comme en témoignent ces vieux soldats morts à la sanglante bataille de Towton (1461).

Le costume (chap. 3) vient également « sculpter » les corps, de la démarche particulière (accompagnée de déformations des pieds) que provoquent des chaussures aux semelles souples à la gestuelle imposée par les vêtements ajustés de la fin du Moyen Âge. Il en est de même des activités et des postures répétitives (comme le port de lourdes charges et les stations accroupies répétées observées sur les femmes du village de Wharram Percy ou, pour les hommes du bas Moyen Âge, les déformations de la scapula occasionnées par un usage précoce et fréquent du *longbow*). Cette « seconde peau » que constitue le vêtement reste difficile à appréhender. L'archéologie ne fournit en général que des informations fragmentaires sur les tissus et les conventions portées par les représentations médiévales ont trompé de nombreux chercheurs. C'est particulièrement le cas des monuments funéraires, qui représentent souvent enfants et adultes à un âge idéal et portant des costumes qui ne correspondent guère à leur état réel. À une époque où la mode est surtout masculine, et connaît des rythmes rapides à partir du XIV^e s., on voit apparaître cycliquement des accessoires brisant les conventions et dépourvus de caractère pratique, comme les poulaines qui fleurissent brièvement au XII^e s. puis entre 1370 et le milieu du XV^e s. Par réaction, les lois somptuaires édictées en Angleterre à partir de 1337 concernent presque exclusivement le costume masculin. Au-delà de telles outrances, le costume contribue aussi à marquer les différences d'âge et de niveau social. Par exemple, les enfants ne disposent de boucles de ceinture qu'à partir de 7-8 ans et l'adolescence jouit de ses propres codes – courtois ou hors normes, dans le « monde à l'envers » que constitue le carnaval. En revanche, nous ne disposons d'aucun indice plaçant pour l'existence d'un costume distinctif des vieillards. Enfin, des changements vestimentaires marquent certains rites de passage : ainsi, la chevelure féminine se cache avec le mariage et la femme relevant de couches se reconnaît au laçage de sa robe et au *stomacher* de tissu qu'elle porte sur le front.

Les accessoires du costume sont plus facilement appréhendés par l'archéologie mais beaucoup reste à faire pour comprendre finement leur diffusion dans la société. David Hinton a supposé un déclin des ornements du costume au XII^e s., qu'il faudrait sans doute mieux étayer, d'autant que leur multiplication dans toute l'Europe aux cours des siècles suivants paraît liée à la diffusion d'objets désormais produits en grandes séries, avec des techniques plus simples et dans des matériaux plus communs. Il faudrait appliquer la notion de « groupe de qualité » popularisée par les chercheurs allemands, illustrée ici par les *ersatz* que constituent les médiocres accessoires en alliage d'étain et de plomb portant des inscriptions ou des blasons simulés (fig. 4.24).

Le chap. 4 permet d'entrer dans l'ambiance de la maisonnée, concentrée autour du foyer chez le paysan (le symbolique chaudron est même parfois attaché à la propriété de la mesure), divisée en plusieurs pièces chez les plus aisés, qui s'inspirent des dispositifs architecturaux et des modes de vie de l'aristocratie. Une culture élitaire bourgeoise possédant quelques traits spécifiques pourrait même poindre dès la fin du XIII^e s. Villes et campagnes gèrent différemment leur espace de vie, y compris pour l'évacuation de leurs déchets. Malgré tout, on relève partout, à partir du XIII^e s., une croissance de la consommation, qui voit une large diffusion de certains produits auparavant réservés à une élite, comme la vaisselle de verre. La maison est-elle principalement un espace féminin comme le souligne l'A., après bien d'autres (p. 114)? On peut en douter en milieu paysan, où la femme participe pleinement aux travaux agricoles. Même s'ils demeurent les membres les plus discrets de la maisonnée, l'émergence d'une « signature » particulière de la culture matérielle des domestiques est envisagée à partir du XIV^e s. (Felicity Ridry, 2008). Les enfants ne sont guère plus visibles et, si l'A. distingue l'apparition de quelques objets qui leurs sont spécifiques dès les XI^e-XII^e s., il faut attendre le bas Moyen Âge pour voir s'épanouir la panoplie enfantine. Le cadre domestique est aussi celui de pratiques de dévotion individuelles et souvent populaires : les bijoux apotropaïques en jais, ambre ou corail y voisinent avec les ampoules ou enseignes de pèlerinage et la fin de la période voit le succès des formules de protection ou de dévotion inscrites sur des objets personnels.

Avec l'établissement des sept sacrements par le 4^e concile de Latran (1215), les âges de la vie deviennent plus intimement liés au cadre ecclésial (chap. 5). Cette évolution touche particulièrement

le mariage et correspond à la multiplication des anneaux confectionnés en or ou en métaux vils. Elle prend parfois des formes originales (par exemple la présence en effigie de l'épouse défunte lors d'une cérémonie de remariage, p. 188). Les observances saisonnières (rogations, bénédiction des cultures, réunions de confréries, etc.) étendent ce cycle religieux à l'ensemble du territoire paroissial. Les cérémonies funéraires et la commémoration des morts, dont on connaît l'inflation au cours des derniers siècles du Moyen Âge, viennent clore ce chapitre. L'A. s'étend longuement sur certains dépôts exceptionnels, en particulier les dispositifs destinés à enfermer les défunts – ou les revenants – dans leur cercueil (chaînes, cadenas, etc.), les serrures et les clés déposées dans des tombes pouvant également signifier la pénitence et la chasteté.

Le chap. 6 aborde les connections entre les biographies d'individus et les biographies d'objets, dans l'optique développée par Arjun Appadurai et Igor Kopytoff (1986), puis par une abondante littérature anglo-saxonne. Ce thème est ici abordé dans une acception étroite, puisque l'A. se limite à présenter quelques objets sensés *agir* sur l'homme. Elle classe dans cette catégorie les dépôts de protection intégrés aux fondations ou à la superstructure des bâtiments (chaussures – souvent d'enfants –, gants, haches préhistoriques, etc.), aux dépôts de fondations, constitués de simples poteries dans des maisons mais aussi d'objets précieux souvent anciens dans des édifices religieux. Les biens matériels qui marquent la *memoria* familiale – bijoux, vaisselle métallique, etc. – sont abordés plus succinctement. D'autres thèmes, comme le bris volontaire d'objets ou les dépôts en rivière (qui posent des problèmes irrésolus malgré la récente synthèse dirigée par Alain Testart) ne sont que signalés, et ce chapitre final laisse un peu le lecteur sur sa faim.

Au sein d'une littérature archéologique souvent sévère, cet ouvrage foisonnant se lit avec plaisir. Considéré depuis la France, il souligne assez crûment l'avance prise par les archéologues d'outre-Manche pour produire un discours sur le mobilier archéologique qui dépasse les sempiternels catalogues d'objets. Sans détailler ici les causes du retard accumulé par une grande partie de l'Europe continentale, notons que l'investissement des historiens anglais dans l'étude de la culture matérielle est depuis longtemps plus conséquent que dans les pays voisins. Or, c'est seulement dans une confrontation constante entre *realia*, textes et images que l'objet médiéval peut nous apparaître dans tous ses usages.

Terminons par un regret : si les objets animés par R. Gilchrist sont rythmés par les temps de la vie, on peut parfois relever une relative imprécision dans la chronologie des faits exposés, qui couvrent pourtant un demi-millénaire riche en mutations. Sans doute faudra-t-il enrichir encore la documentation pour que des évolutions apparaissent pour chacun des traits évoqués dans ce livre.

Luc BOURGEOIS.

Pierre GONNEAU et Aleksandr LAVROV. — *Des Rhôs à la Russie. Histoire de l'Europe orientale (v. 730-1689)*. Paris, Presses universitaires de France, 2012, 687 p., h.-t., tabl., plan, cartes (Nouvelle Clio. L'histoire et ses problèmes).

Il n'arrive pas souvent qu'un ouvrage académique commence par une dédicace issue des belles-lettres, surtout si cette dédicace cite une autre dédicace. Mais tel est le cas ici : Pierre Gonneau et Aleksandr Lavrov ont choisi de commencer leur œuvre par les paroles introduisant le roman impressionniste de Boris Pilniak, écrivain russe du début des années 1920. On nous prévient ainsi dans les deux livres qu'il s'agit de sujets contradictoires et polymorphiques, difficiles dans l'ordre de choses : *Rossia, Raseja, Rus'*, la terre, les machines, les proies du loup et les nourritures de l'homme. Et tout cela offre une passionnante matière pour l'esprit des lecteurs...

Il est opportun de rappeler que l'histoire de la Russie a toujours été perçue d'une manière paradoxale en Europe. Se référant à Piotr Tchaadaïev, Alexander Herzen note notamment dans son mémoire « *Passé et méditations* » que les étrangers sont invités dans la capitale russe à admirer un gros canon n'ayant jamais tiré et une grosse cloche n'ayant jamais sonné. C'est probablement pour cette raison que les visiteurs de l'exposition « Sainte Russie. L'art russe des origines à Pierre le Grand » (Louvre, 2010) étaient accueillis par une maquette du Monastère de la Résurrection de Smolny à Saint-Pétersbourg, un projet de Francesco Rastrelli dans les années 1750-1756 qui n'a été jamais réalisé.

Mais cette fois, les auteurs du livre ont réussi à présenter l'histoire de la Russie et d'une bonne partie de l'Europe de l'Est du milieu du VIII^e s. jusqu'à la fin du XVII^e s. comme un processus accompli. La conclusion de l'ouvrage elle aussi a sa dédicace, tirée d'un document historique qui, tout comme la première, appartient à un autre « Temps des Troubles » russe. Il s'agit de l'appel de 1611 du